

COMITE D'HISTOIRE DE LA GUERRE

COMMISSION D'HISTOIRE DE LA DEPORTATION

AUDITION de M. Jean BERNARD, né le 4 Juin 1923 à PONT-L'ÂBBE (Finistère), Comptable à l'Electricité de France à QUIMPER, demeurant 4, rue Santik-Du à KERFEUNTEUN (Finistère) :

- Arrêté le 10 Octobre 1942 par la Police de VICHY (Service des Renseignements Généraux de QUIMPER);
 - Accusé d'avoir notamment participé à différents sabotages.
 - Interné à : Mesgloaguen, QUIMPER (Quartier Français) MONTFORT/MEU (Ille-et-Vilaine).
 - Condamné par la Section Spéciale de la Cour d'Appel de RENNES.
 - Transféré à POISSY, MELUN, CHALON/MARNE, puis COMPIEGNE.
 - Déporté à BUCHENWALD (Kommando de l'usine MITTELBAO; matricule 52.017
 - Blessé - Invalidité 95%; libéré le 11 Avril 1945
 - Rapatrié le 30 Avril 1945.
-

.....

Au mois d'Octobre 1942, la Police de VICHY apprit l'existence d'un important réseau de Résistance, dont les ramifications s'étendaient dans les secteurs de CONCARNEAU, QUIMPER, PONT-L'ABBE et DOUARNENEZ.

De nombreuses arrestations eurent lieu.

Jean BERNARD songeait à prendre le large lorsque, le 10 du même mois, il fut appréhendé à son tour. On l'accusait notamment d'avoir participé à différentes opérations de sabotage et à la diffusion de tracts appelant la population à la Résistance contre l'occupant.

La Prison Mesgloaguen à QUIMPER

Bref, il s'agissait, selon les policiers, d'un "terroriste dangereux", et c'est comme tel qu'il fut présenté, deux jours plus tard, après de pénibles interrogatoires, au Feldwebel de service, à l'entrée du quartier allemand de la prison Mesgloaguen à QUIMPER.

Cette recommandation paraissait embarrasser singulièrement le soldat nazi. En effet, au cours de la conversation qui s'engagea entre ce dernier et les policiers, Jean BERNARD comprit que les cellules étaient archi-pleines, au point de ne pouvoir y admettre un seul détenu.

Etant donné la qualité que l'on attribuait au nouveau prisonnier, il est probable qu'ils eussent trouvé une solution, sans la présence d'esprit d'un gardien de la Maison d'Arrêt, M. SAMZUN. Ce dernier, qui avait assisté d'assez près à la scène, apostropha Jean BERNARD en ces termes : "Viens par ici, chez nous il y a de la place"; et plus bas, il ajouta à l'intention du jeune homme interloqué : "Allons, ne fais pas l'imbécile; suis-moi, tu seras bien mieux au quartier français".

Et c'est ainsi que durant quelques semaines, Jean BERNARD avec d'autres camarades dans une situation à peu près identique la sienne, vécut la vie des détenus de droit commun; pas tout à fait cependant, car le personnel de l'Administration pénitentiaire faisait une très nette distinction, sur le plan de la considération, entre Résistants ou Politiques et leurs compagnons de captivité, dont le séjour en prison trouvait son origine dans des motifs moins avouables. Les salles communes, assez vastes, contenaient jusqu'à 70 détenus.

Jean BERNARD et ses camarades étaient autorisés à recevoir des colis familiaux. Certains Gardiens s'arrangeaient pour leur remettre, discrètement, leur courrier. Ils rapportaient les dernières informations de la radio de LONDRES et, de temps à autre, faisaient circuler les journaux locaux.

.....

MONTFORT - sur MEU

Le 15 Janvier 1943, les prévenus, dont le cas relevait de la Section Spéciale de la Cour d'Appel de RENNES, c'est-à-dire inculpés "d'activités terroristes" ou de "menées subversives", furent transférés à la prison de MONTFORT/MEU (Ille-et-Vilaine).

Jean BERNARD comparut devant le Tribunal, qui le condamna à cinq ans de prison. Ses co-inceulpés, parmi lesquels son frère Yves BERNARD, se virent infliger des peines diverses. Le verdict rendu, ils chantèrent tous la Marseillaise, avant de quitter la salle d'audience. Ils reprirent le chemin de la Maison d'Arrêt de MONTFORT/MEU, où les conditions de vie ne différaient pas sensiblement de Mesgloaugen.

Ce fut, aux dires de Jean BERNARD, les deux seules prisons qu'il connut, où le personnel de l'Administration pénitentiaire fit montre de compréhension, et même, dans certains cas, de sympathies à l'égard des Résistants et détenus Politiques.

Cependant, l'heure de la séparation vint pour les Cornouaillais. Ceux qui avaient été condamnés à moins d'un an de prison, se virent dirigés sur BAUGE (Maine-et-Loire), tandis que les autres devaient subir leurs peines dans une "Maison Centrale de Correction".

POISSY

Pour Jean BERNARD, ce fut POISSY, où il arriva le 21 Mars 1943.

Le Grand Pénitencier de Seine-et-Oise comptait, à l'époque, quelques 450 détenus pour "délits de patriotisme", et environ 2.000 prisonniers de droit commun. Quelle promiscuité ! D'autant plus qu'il ne s'agissait plus là de vulgaires voleurs, voire même de vagabonds; à POISSY, on ne trouvait pour la plupart que des dangereux repris de justice, des criminels. Le personnel de la Centrale, hormis quelques exceptions, traitait sur le même pied les uns et les autres. Les brimades se multipliaient à l'encontre des Résistants et Politiques; on allait même jusqu'à cracher dans leur soupe, lorsqu'ils se plaignaient de la mauvaise qualité de la nourriture. En effet, non seulement la cuisine s'avérait inacceptable, mais encore les locaux disciplinaires étaient d'une saleté repoussante. Lorsque Jean BERNARD et ses camarades protestaient contre l'injustice de leur sort, ils se voyaient répondre : "Le motif de votre condamnation n'est pas inscrit sur votre figure". On disait même que les détenus de droit commun pouvaient recevoir quatre colis par semaine, alors que les familles des résistants et politiques s'étaient vu interdire plus de deux envois hebdomadaires. Une fois par mois, les prisonniers pouvaient voir leurs parents, au parloir. Etant donné l'éloignement, les Finistériens, on s'en doute, n'étaient guère favorisés à cet égard.

En ce qui concerne l'emploi du temps, Jean BERNARD et

.....

ses compagnons furent d'abord soumis au régime des "inoccupés". Le matin, après le petit déjeuner, très sommaire, et jusqu'à 11 heures, ils demeuraient assis sur un banc, dans l'atelier, avec défense de communiquer entre eux sous peine d'être "descendus au mitard".

L'après-midi, ils revenaient pour la "promenade" qui consistait en une ronde, sous la surveillance des gardiens qui marquaient le pas en scandant "gauche, droite".

Un jour, on voulut les astreindre au travail en atelier. D'un commun accord, les Résistants et Politiques s'y refusèrent. Dès lors, une organisation de solidarité fut constituée, dans l'esprit d'obtenir de la Direction du pénitencier certains égards en faveur des détenus pour "délits de patriotisme".

Il faut dire que la tâche du Comité fut facilitée, dans une certaine mesure, par l'évolution des événements; le débarquement avait eu lieu en Afrique du Nord, les Alliés se battaient en Italie. Certains fonctionnaires, abusés auparavant par la propagande de VICHY, en venaient maintenant à considérer que c'étaient les "terroristes" qui se trouvaient dans la bonne voie.

Cette époque coïncidait de plus avec l'affectation à POISSY de Douaniers chassés de leurs postes par la "Gast" (douane allemande), et reclassés provisoirement comme gardiens de prison. Nouveaux venus dans l'Administration pénitentiaire, ils faisaient montre, dans l'exercice de leurs fonctions, d'un esprit différent de celui qui peut s'expliquer, en partie, par de longues années de service dans les Centrales.

Les Résistants connaissaient maintenant les dernières nouvelles de la Radio par les douaniers et certains gardiens gagnés à leur cause.

Le 14 Juillet 1943, à 19 heures précises, les 450 détenus, suivant un mot d'ordre diffusé dans la journée, se levèrent de table, dans un ensemble parfait, et entonnèrent la Marseillaise. Les gardiens, émus, joignirent leurs voix à celles des prisonniers.

Par ailleurs, rien ne venait rompre la monotonie des jours qui se succédaient à POISSY, sauf les heures d'études organisées par les Universitaires, assez nombreux parmi les Résistants et Politiques. Le soir venu, dans le silence des cellules, chacun pensait d'autant plus à la "belle" que les nouvelles laissaient présager l'approche de l'insurrection nationale. Nos Finistériens rêvaient de reprendre la lutte dans les maquis des bois de SAINT-GOAZEC ou à Trédudon-Le-Moine, dans les landes de l'Arrée, que Jean BERNARD avait parcourues avant son arrestation.

Une filière d'évasion s'organisa. Une nuit, quelques détenus parvinrent à sortir de leurs cellules, se dirigeant vers les grilles d'égoûts de la prison, dont ils fracturèrent les cadenas.

.....

.....

Etait-ce un condamné de droit commun qui les avait dénoncés ? Toujours est-il que les fugitifs furent pris, alors qu'ils allaient s'engager dans les canalisations.

La Centrale des réclusionnaires de MELUN

A titre de sanction, l'Administration Pénitentiaire transféra les 450 Résistants et Politiques à la Centrale des Réclusionnaires de MELUN. A l'annonce de leur prochain départ, les intéressés confectionnèrent à la hâte des tracts manuscrits, appelant la population à se soulever, en plus grand nombre, contre les Allemands. Durant le parcours qui s'effectua en camions, d'une Centrale à l'autre, malgré la présence des Groupes Mobiles de Réserve, les tracts furent lancés sur la voie publique.

A MELUN, le régime ne différait pas très sensiblement de celui de POISSY, mis à part le fait que Jean BERNARD et ses camarades n'eurent aucun contact avec les condamnés ordinaires. Ils se virent d'abord assemblés par ateliers, au nombre d'une centaine, mais refusèrent aussitôt de travailler à la fabrication de filets de camouflage destinés à l'armée allemande.

Jean BERNARD nota cependant que la nourriture était mieux préparée qu'à POISSY, et que les cellules offraient une plus grande propreté.

L'organisation qui fonctionnait parmi les détenus se renforça, au point que ses représentants discutaient maintenant avec la Direction de la prison des conditions matérielles des prisonniers de leur catégorie.

Ils obtinrent de conserver leurs cheveux, avantage appréciable, puisqu'il leur permettait une nouvelle distinction d'avec les condamnés ordinaires.

A MELUN, on reprenait les projets d'évasion.

Au début de Décembre 1943, une tentative de départ en masse fut décidée. Après avoir ouvert les portes de leurs cellules à l'aide d'instruments fabriqués clandestinement, une dizaine de détenus, dont Jean BERNARD, se précipitèrent vers la loge du Gardien-Chef, lequel, surpris dans son sommeil, n'eut guère le loisir d'opposer une résistance sérieuse. Plusieurs Gardiens furent maîtrisés de la même manière. Les fugitifs se dirigeaient vers la porte lorsque le Service d'ordre qui veillait sur le chemin de ronde, ouvrit le feu, les obligeant à se replier.

Les coupables reconnus et enfermés au cachot, y seraient sans aucun doute restés un certain temps, si leurs camarades n'avaient déclenché un mouvement de protestation. Ils refusèrent de sortir de leurs cellules, et firent la grève de la faim jusqu'à ce que leurs compagnons revinrent parmi eux.

.....

La Prison départementale de CHALONS/MARNE

Cependant, cette malheureuse tentative d'évasion eut comme autre conséquence le transfert des co-détenus, dont le nombre tournait autour de 400, à la prison départementale de CHALONS/MARNE.

Là, ils furent entassés à raison de huit par cellule, celles-ci offrant les dimensions de 6 m x 4 m environ. Le couchage consistait en des châlits superposés. Les conditions d'hygiène jointes à l'insuffisance de nourriture, provoquèrent de nombreux cas de maladie parmi les détenus.

Peu après leur arrivée à CHALONS, plusieurs détenus originaires de la région de PONT-L'ABBE, dans le Finistère, furent cités devant la Cour Martiale allemande. C'était la Gestapo qui revenait sur des affaires de sabotages et autres, datant d'avant l'arrestation des intéressés.

D'un commun accord, les inculpés décidèrent de nier, dans la mesure du possible, leur participation aux actes dont il était question, ou à défaut de minimiser leur part de responsabilités. Un seul, nommé LAGADIC, se refusa à agir selon la manière convenue. Il revendiqua d'être le principal instigateur des attentats, et fut condamné à mort. Les autres, qui avaient été acquittés se virent dirigés sur la Santé, d'où les Gardiens devaient leur ouvrir les portes lors de l'insurrection parisienne.

La remise d'un colis de 5 kilos par la Croix-Rouge Française créa un certain malaise. N'ayant pas été habitués à une telle prodigalité depuis leur arrestation, certains s'imaginèrent qu'il s'agissait d'une faveur accordée à des condamnés à mort.

Par la suite, les détenus protestèrent à nouveau contre les conditions qui leur étaient faites, criant et frappant sur les portes de leurs cellules. On a dit que ces plaintes furent entendues de la population de CHALONS, qui organisa devant la prison une manifestation de sympathie à l'égard des prisonniers. Le chahut continu, d'autre part, eut l'inconvénient d'attirer l'attention des Allemands dont le casernement jouxtait la prison.

Enervés, les soldats nazis firent irruption un jour dans les corridors, ouvrant les guichets et mitraillant l'intérieur des cellules. Deux Parisiens, de souche bretonne, furent grièvement blessés à cette occasion.

La Direction de la prison réagit de son côté, en enfermant les plus turbulents au cachot, pour 60 jours. Il y en avait environ une vingtaine; Jean BERNARD était du nombre.

Ce fut, à ses dires, l'une des périodes les plus pénibles qu'il eut à supporter durant sa détention dans les prisons de France. Le réduit qu'il partageait avec deux autres camarades était sombre. Tous les quatre jours, on leur distribuait une soupe clair

re et 300 grammes de pain à chacun.

Ils s'y trouvaient depuis 38 jours lorsque les soldats Allemands envahirent la prison.

A COMPIEGNE

Sortis de leurs cachots, ils assistèrent aux formalités, combien illusoire, de la levée d'écrous, qui intéressaient également les quelques 400 autres détenus politiques et résistants de CHALONS/MARNE. Ils rentrèrent, non sans satisfaction, en possession de leurs habits civils, puis ce fut le départ, sous l'escorte des Allemands.

On était en fin d'Avril 1944.

Les prisonniers n'avaient aucune indication sur le but de leur voyage; aussi, l'arrivée à COMPIEGNE-ROYALIEU fut-elle une surprise.

Le séjour de trois semaines que Jean BERNARD fit dans ce camp n'évoque en lui aucun souvenir marquant, si ce n'est la joie d'une liberté toute relative, au grand air, la douceur du printemps de 1944, l'espoir que faisait naître dans les coeurs les vagues d'avions alliés survolant la région, qui provoquaient chez les détenus une sorte d'euphorie au sortir de ces longs mois de pénitencier.

Ils avaient des nouvelles encourageantes par les internés du grand camp, chez lesquels la méfiance du début fit bientôt place à la plus franche camaraderie. Ces nouveaux détenus du petit camp de ROYALIEU avaient, en effet, été présentés par les Allemands comme des criminels dangereux, auxquels il ne fallait sous aucun prétexte adresser la parole. Le triste spectacle qu'offraient Jean BERNARD et ses camarades, tondus dès leur arrivée à COMPIEGNE, pouvait accréditer cette légende.

On parlait déjà parmi les détenus d'un prochain débarquement allié, qui permettrait d'éviter le voyage vers le Grand Reich. Encore que les intéressés n'envisageaient à l'époque la déportation que sous l'aspect d'un travail forcé, s'accompagnant d'une privation de liberté, à l'image des prisons françaises.

I

Vers l'Allemagne

Le jour du départ arriva cependant, sans qu'aucun événement extérieur intervint en leur faveur.

Le 11 Mai 1944, Jean BERNARD quitta le camp, en direction de la gare de COMPIEGNE, dans une longue file de détenus, dont le nombre se chiffrait à environ 1.200; des S.S., disposés tous les mètres, assuraient l'escorte du convoi.

Entassés de 100 à 120 dans des wagons à bestiaux, ~~En di-~~

ils vécurent trois jours et trois nuits, le temps du voyage, dans des conditions véritablement atroces. Les reclus ne pouvaient ni s'allonger, ni même s'asseoir. L'air qui parvenait à peine, par un étroit hublot grillagé, devint bientôt irrespirable. D'autre part, la paille, épanchée en petite quantité dans le wagon, avait été saupoudrée de chaux vive, délicate attention de la S.S., qui savait bien qu'au contact de l'urine, il se produirait des émanations de gaz carbonique.

La sueur ruisselait sur les fronts. On signalait des cas d'étouffement, tel celui d'un jeune détenu qui, au départ, avait endossé sa canadienne, croyant se prémunir contre le froid en Allemagne. Etant donné l'entassement dans le wagon, il ne pouvait s'en débarrasser, et ne dut son salut qu'à la présence d'esprit d'un voisin, lequel ayant conservé son couteau, découpa le vêtement en question.

Les détenus furent bientôt torturés par la soif, n'ayant eu chacun, pour viatique, au départ de COMPIEGNE, que les traditionnels morceau de pain et rond de saucisson. Certains burent leur propre urine.

Dans quelques gares françaises, Jean BERNARD n'a gardé aucune indication des noms de stations; des cheminots, au péril de leur vie, s'efforcèrent de faire parvenir de l'eau aux malheureux, utilisant les chapeaux, ou même les souliers. Certains parvinrent même à introduire des bouteilles dans les wagons. Le précieux liquide était réservé par priorité aux mourants. A bout de forces, les survivants durent se résigner à s'asseoir sur les cadavres.

Le désir d'évasion s'empara à nouveau des reclus. On établit un plan, donnant la priorité à ceux qui pouvaient rendre le plus de services à la Résistance.

Couteaux et limes, sortis des cachettes, entrèrent en action. "Maudit bois, qu'il était dur !". Jean BERNARD en garde encore le souvenir.

Des prisonniers originaires de la région de l'Est insistaient sur la nécessité de sauter du train, même en plein jour, car, disaient-ils, passée la frontière, toute tentative serait vouée à un échec certain. Leur opinion prévalut. Premier dans l'ordre, un capitaine gaulliste s'élança dans le vide, après quelques mots d'adieu à l'adresse de ses compagnons; un second prisonnier emprunta la même voie. Ils venaient à peine se sauter que le son lugubre d'une sirène immobilisa le convoi. Du wagon plate-forme partit un feu nourri.

On a dit, par la suite, que les fugitifs avaient été repris et fusillés sur place. D'autres tentatives d'évasions, évaluées à une vingtaine environ par les détenus du même convoi, furent, celles-là, couronnées de succès.

Par la suite, le convoi ne s'arrêta guère, sauf dans quelques gares allemandes, où Jean BERNARD et ses compagnons, mourant de soif, aperçurent par les interstices du wagon, les S.S. se servant des manches à eau pour se doucher.

A BUCHENWALD

Ils arrivèrent au bankoff de BUCHENWALD le 14 Mai 1944, vers 17 heures. A peine les wagons furent-ils ouverts que les S.S. se précipitèrent, matraquant les prisonniers qui durent se ranger immédiatement en colonnes par cinq, le long du ballast. Ils abattirent ceux qui, en raison de leur état physique, ne purent répondre sur-le-champ à l'ordre d'évacuation lancé en allemand. Les chiens, de véritables molosses, rivalisaient de cruauté avec leurs maîtres.

Un nouvel ordre en allemand, et les détenus furent précipités vers les camions.

Comme, pour témoigner du peu de cas que les Nazis faisaient de la personne humaine, le chauffeur du camion dans lequel se trouvait Jean BERNARD, passa sur les cadavres de déportés déçédés durant le voyage ou exécutés à l'arrivée.

A la grande porte du camp, un caporal S.S. exprima sa pensée par des paroles dantesques, que quelques détenus traduisirent ainsi : "Ici on entre par la porte et on sort en fumée". Sinistre présage, le four maudit de BUCHENWALD, crachait au même moment une fumée jaunâtre, répandant une odeur de chair brûlée.

Jean BERNARD et ses compagnons furent dirigés sur un vaste édifice, dénommé "block de désinfection". Une armée de prisonniers étaient chargés de raser les nouveaux venus sur toutes les parties du corps. Pour ce faire, ils se servaient d'instruments qui tenaient plus du couteau ébréché que d'un rasoir. L'humour trouvait encore le moyen de se manifester parmi les malheureux patients. Quelqu'un murmura : "On ne pourra pas dire que nous sortirons d'ici à poil".

Le bain "désinfectant" s'opérait dans des conditions non moins pénibles. Les exécutants, des prisonniers Allemands de droit commun, porteurs du triangle vert, se divertissaient en plongeant la tête des détenus dans le liquide nauséux.

Durant les mêmes opérations, les mêmes opérations, les patients devaient attendre leur tour, exposés nus aux pires courants d'air.

La garde-robe sommaire du concentrationnaire leur fut ensuite délivrée. Elle se composait du traditionnel "rayé", veste et pantalon en coton, complété d'un "mundsen" (coiffure ronde en toile); comme chaussures, une paire de claquettes, ou plus exactement une semelle de bois dont la pointe était recouverte d'une

manière d'étoffe. Le port de ces chaussures rendait la marche pénible. Quant au linge de corps, il se réduisait à une chemise. (Il fallut plus tard attendre quelquefois deux mois avant qu'elle fût changée).

Les détenus furent avisés qu'à BUCHENWALD ils n'étaient plus que des "Haefflings", qui devaient répondre à l'appel, en allemand, de leurs matricules. Le numéro de chacun devait être cousu sur le côté gauche de la veste. Au moindre aboiement des kapo des *blockaltesters* (chefs de blocks) *Lageraltesters* (chefs de camps) *recrutés parmi les détenus ou de la S.S.*

malheur à l'infortuné qui se laissait surprendre; les coups de schlague sanctionnaient immédiatement de telles distractions.

Outre leurs matricules, les prisonniers se voyaient astreints au port de l'insigne triangulaire, disposé pointe en bas et sur lequel s'inscrivait la première lettre du nom de leur pays d'origine.

La couleur de l'insigne indiquait le motif de la détention. Ainsi, à BUCHENWALD, il y avait les verts, assez nombreux, Allemands pour la plupart, condamnés comme criminels ou pour autres motifs ignominieux. C'est dans cette catégorie que la S.S. recrutait les différents responsables (kapos, etc ... On trouvait également au camp des "noirs", les tziganes; des "violets", les objecteurs de consciences; des roses, les homosexuels; mais les "rouges", désignant les Résistants et Politiques, composaient la grande majorité des détenus du camp.

Dirigés sur les blocks de "quarantaine", les arrivants devaient y séjourner trois semaines.

L'ordinaire se composait d'un kilogramme environ de mauvais pain noir, pour quatre ou cinq hommes, d'un morceau de "tafel margarine", et d'une soupe de pommes de terre, rutabagas et feuilles de betteraves, distribuée une seule fois par jour, généralement à l'heure de midi. C'était là une bien maigre pitance, mais Jean BERNARD en avait connu d'autres dans les Centrales françaises. Cependant, soit en raison de l'affluence des détenus, ou intentionnellement, les occupants des blocks de quarantaine ne disposaient que de 90 gamelles pour un effectif de 1.200. Chacun était donc amené à laper l'insipide breuvage dans un temps record.

Vers la même époque, ils eurent à subir les visites et interrogatoires de "l'arbeit statistik" qui les classait "à vue de nez", d'après leurs professions et selon leurs aptitudes physiques.

Le stage terminé au petit camp, la majorité des prisonniers furent affectés aux kommandos extérieurs, notamment à DORA et ELRICH. Jean BERNARD se vit désigné, avec d'autres compagnons dont quelques-uns de l'Ouest, pour la "Mittelbau", usine dépendant

de BUCHENWALD, bien que légèrement située en dehors de l'enceinte du camp. Cette usine fabriquait des fusils à répétition; les déportés Français eurent la douloureuse surprise de constater que certaines pièces venaient de SAINT-ETIENNE, des noyaux synthétiques pour relais téléphoniques, l'appareillage électrique des engins téléguidés V.I. et V.2.

Les arrivants cohabitaient maintenant avec des détenus de toutes nationalités. Jean BERNARD évaluait la population du camp à environ 30.000 hommes, ceci au début du mois de Juin 1944. Elle devait atteindre plus tard près de 45.000 personnes. Les Français s'aperçurent tout de suite qu'ils n'avaient guère bonne réputation parmi leurs compagnons étrangers. Ces derniers exprimaient ainsi leurs sentiments : "Franzosen, comme ça", ce qui, dans le jargon du camp signifiait "Les Français sont des voleurs". Cette méfiance s'expliquerait par le fait que des Français, prisonniers de droit commun, avaient séjourné au camp auparavant.

Le détail d'une journée de travail à BUCHENWALD était invariablement fixé de la manière ci-après :

Le réveil avait lieu à 4 heures du matin. Après la délivrance de leurs rations de pain et de margarine, les détenus se rassemblaient sur l'appel-platz, pour être dirigés sur les lieux de travail, escortés des S.S. et de leurs chiens. Au départ, comme au retour, l'orchestre du camp jouait des marches militaires. Cet orchestre, composé de 25 à 30 détenus, en uniformes chamarrés de broderies, participait d'une manière générale à toutes les manifestations du camp. Ainsi, même les pendaisons avaient lieu au son de la musique.

Deux équipes se relayaient pour le travail en usine : les "taguistes" (équipe de jour) et les "nachtistes" (équipe de nuit). L'une comme l'autre devaient effectuer douze heures de travail d'affilée, sous la direction des "maesters" (contre-maitres et ingénieurs) allemands. Ces derniers étaient les seuls civils qui se trouvaient en contact avec les détenus. Moins brutaux que les S.S. chargés de la surveillance des kommandos, ils ne faisaient guère montre cependant de sentiments humanitaires, paraissant n'avoir qu'un seul but: l'augmentation du rendement.

A l'usine, comme ailleurs, les kapos et certains individus dévoués aux Allemands pouvaient obtenir des emplois privilégiés.

A l'heure de midi, Jean BERNARD appartenait à l'équipe de jour, les détenus disposaient d'une demi-heure environ pour avaler leurs maigres rations. Le travail reprenait ensuite jusqu'à 18 heures.

Au retour des kommandos, il fallait encore subir l'interminable appel avant de pouvoir rejoindre les blocks où logeaient 200, 300 et même 400 détenus. Les chalits n'offraient pas une largeur supérieure à 0 m 90 pour deux personnes; encore, que lorsqu'elles arrivaient à trouver un peu de repos, il n'était pas rare

que S.S. et Kapos les réveillassent pour de nouveaux appels, dont certains durèrent cinq heures de temps. Il en fut ainsi durant la nuit de Noël 1944. Les S.S. tinrent les prisonniers dans la neige jusqu'à 2 heures du matin. On dénombra environ 400 décès parmi les détenus durant les jours suivants.

Même dans les blocks on souffrait du froid. Ceux qui étaient construits en ciment présentaient un peu plus de confort à cet égard.

Jean BERNARD a conservé un souvenir relativement bon de son chef de block, un Allemand qui avait tout lieu d'en vouloir aux Nazis; son épouse avait été pendue par eux quelques années auparavant. Il professait de plus une certaine sympathie à l'égard des Français.

Le Dimanche n'était pas toujours journée de repos pour les détenus. Il arrivait qu'on les réquisitionnât pour déblayer la neige dans les allées du camp; la cendre qu'on y répandait provenait du four crématoire.

En guise de nouvelles, les détenus n'avaient que les communiqués de la radio allemande, que diffusaient les haut-parleurs servant d'une manière habituelle à la transmission des ordres, dans chaque block. C'est par le même canal qu'ils apprirent la nouvelle du débarquement allié en France. Cet événement fut accueilli par une explosion de joie de la part des reclus.

A l'intérieur du camp, la Résistance s'était organisée. Le "Comité des Intérêts Français", dirigé par le Colonel MANHES, alias FREDERIC, assisté d'autres personnalités, dont Marcel PAUL, André MARIE, Eugène THOMAS, qui furent par la suite Ministres sous la IV^e République, y participa d'une manière active.

Parallèlement à l'organisation militaire, fonctionnait depuis la fin de 1943, ou le début de 1944, un mouvement de solidarité, dont le rôle consistait entre autres à faciliter l'admission au "revier" des malades ou des éléments en danger de mort.

Le même Comité participa également à la lutte incessante tendant à l'élimination des "verts" des postes de responsables dans l'administration intérieure du camp, pour les remplacer par d'autres détenus favorables aux Résistants et Politiques.

Il y eut très peu d'évasions qui réussirent, étant donné le cordon de police et le réseau électrifié des barbelés qui entouraient le camp. Les auteurs de ces tentatives étaient pour la plupart des Russes ou des Polonais. La pendaison sanctionnait toute velléité de fuite.

Les exécutions se multipliaient d'autant plus que la Gestapo faisait de temps à autre des apparitions à BUCHENWALD. Elle

reprenait des enquêtes sur des faits antérieurs à la déportation. Des patriotes Belges, des Russes, Commissaires politiques ou Officiers, furent dirigés sur le four crématoire, au-dessous duquel une salle de pendaison avait été aménagée.

Il y eut également, au début de 1944, l'affaire des parachutistes Anglais, capturés en France. Ceux-ci ne passèrent que trois semaines environ au camp, durant lesquelles ils ne se virent astreints à aucun travail; à l'exception de trois ou quatre d'entre eux, ils furent pendus, bien qu'ils eussent demandé, paraît-il, à mourir en soldats.

Dans l'annihilation des camps de la "mort lente", Jean BERNARD a oublié bon nombre de noms et de dates. Cependant, il a retenu celle du 24 Août 1944, parce qu'elle l'a marqué cruellement dans sa chair. Il s'en réjouit néanmoins, au souvenir de la bonne correction infligée ce même jour aux Allemands par l'aviation Alliée.

Vers 12 h 30, la sirène d'alerte retentit à la Mittelbaa. En pareils cas, les S.S. enfermaient précédemment les détenus à l'intérieur de l'usine, ayant soin, quant à eux, de se réfugier dans les abris.

Cependant, trois semaines environ avant les faits en question, ils avaient inauguré un nouveau système, consistant en l'évacuation des prisonniers vers un bois voisin. Jean BERNARD et ses compagnons venaient à peine d'y être conduits lorsque les premières vagues piquèrent sur l'usine, dans un fracas épouvantable.

On a dit plus tard que l'aviation anglaise avait préparé ce raid avec le plus grand soin; que des appareils de reconnaissance firent d'excellents relevés topographiques, notamment de l'usine qui travaillait, on le sait, pour la fourniture d'armements au Front de l'Est et d'appareillage électrique pour les engins téléguidés; que les équipages des bombardiers furent entraînés spécialement pour cette mission.

Toujours est-il que, selon Jean BERNARD, les baraquements du camp ne furent pas touchés, à l'exception d'un block, atteint par une bombe incendiaire, cependant qu'à quelques mètres de là, les villas occupées par les S.S. étaient entièrement rasées. De l'usine elle-même, il ne restait plus que des décombres. Le raid n'avait duré que quelques minutes.

Malheureusement, quelques bombes tombèrent à proximité d'une carrière où des détenus s'étaient réfugiés. On dénombra parmi eux quelques dizaines de morts, et environ 1.500 blessés; du côté allemand, les pertes furent chiffrées à 800.

Les S.S., selon leur habitude, se montrèrent odieux. Ils se vengèrent en mitraillant les prisonniers dispersés dans les bois, et en achevant les blessés.

Jean BERNARD, qui figurait au nombre de ces derniers - il avait eu le pied à demi-arraché - ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de ses camarades; ceux-ci des Finistériens, les nommés Lucien et René HELOU, deux cousins originaires de QUIMPER, aidés de deux Bretons des Côtes-du-Nord, le transportèrent sur un brancard de fortune constitué par des manches de pioches.

En guise d'infirmier, il existait bien à BUCHENWALD un petit et un grand "revier", que les détenus considéraient d'une manière générale comme l'antichambre du four crématoire. Il fallait, en effet, être moribond pour s'y faire admettre.

D'autre part, bien que les médecins, déportés de toutes nationalités, qui donnaient leurs soins aux malades, ne manquaient point, pour la plupart, de compétences, ces praticiens se trouvaient désarmés, étant donné le manque de médicaments. Les cachets d'aspirine, les fameuses "tablettes", demeuraient le seul palliatif du revier.

Cependant, l'infirmier, lorsqu'un détenu obtenait le privilège d'y entrer, sans qu'il fût à l'article de la mort, présentait le double avantage d'un peu de repos et d'une nourriture plus copieuse.

Lorsque Jean BERNARD arriva au revier, 1.500 blessés environ attendaient d'être examinés. Le tiers environ subit diverses amputations; 314 moururent de leurs blessures.

Jean BERNARD, dont le pied guérissait mal - il n'avait pour tout pansement qu'un morceau de papier hygiénique, devait rester huit mois à l'infirmier, c'est-à-dire jusqu'à la Libération.

Par ailleurs, la grande majorité des détenus qui travaillaient dans l'usine se vit dirigée sur d'autres kommandos. Les autres furent employés à la remise en état de la Mittelbau, qui ne fonctionna d'ailleurs jamais par la suite.

L'hiver 1944 - 1945 s'avéra particulièrement terrible; BUCHENWALD étant situé sur une colline exposée au Nord, on enregistra des températures de moins 30°. Les hommes souffrirent, non seulement du froid, mais aussi de la faim, la nourriture devenant de plus en plus mauvaise et la ration s'amenuisant.

Durant son séjour au camp, Jean BERNARD ne reçut qu'un seul colis de la Croix-Rouge Française.

Le marché clandestin demeurait l'apanage des inorganisés. On sait que beaucoup de nos compatriotes étaient affiliés au "Comité des Intérêts Français", qui portait assistance aux plus déshérités.

Cependant, le camp battait monnaie; il existait un mark de BUCHENWALD, avec lequel les prisonniers étaient sensés rémuné-

rés de leur travail en kommando. Du temps où il travaillait à l'usine, Jean BERNARD perçut un mark pour trois semaines de présence.

En réalité, cette monnaie ne servait à rien, du fait que la cantine du camp demeurait fermée. Elle ouvrit cependant une fois ou deux, pour vendre une bière que les détenus jugèrent excellente.

Le "Comité des Intérêts Français", en liaison avec les autres organisations de Résistance constituées à BUCHENWALD, développait son action.

Leurs membres respectifs profitèrent du démantèlement de la Mittelbau pour subtiliser des pièces et procéder clandestinement au montage des armes. Ils parvinrent même à confectionner un poste émetteur-récepteur.

En fin Mars 1945, les milieux intéressés se tenaient en état d'alerte. C'est qu'à l'époque, la radio de GOEBBELS ne parvenait plus à cacher la situation.

Les journées des 7, 8 et 9 Avril furent particulièrement tragiques. Au camp, la nourriture manquait; Jean BERNARD mangea de l'herbe, heureux quand, parmi celle-ci, il pouvait trouver un pissenlit. L'eau potable avait été coupée après le départ de l'Etat-Major des S.S.

Devant l'avance de l'armée PATTON, les soldats nazis décidèrent l'évacuation de BUCHENWALD. Quelques milliers de détenus quittèrent le camp en de lamentables colonnes, pour un exode au cours duquel beaucoup trouvèrent la mort.

On évaluait à environ 21.000 le nombre des prisonniers qui restaient encore au camp, lorsque l'organisation de Résistance manœuvra pour empêcher de nouveaux départs.

Le matin du 11 Avril 1945, on entendait de BUCHENWALD gronder le canon, à une distance qui sembla peu éloignée. Vers 11 heures du matin, la sirène du camp se mit à hurler.

Aux questions qui furent posées aux S.S. qui s'occupaient activement à faire rentrer les quelques kommandos travaillant aux alentours, ils répondirent qu'il ne s'agissait pas cette fois d'une attaque aérienne, mais de l'arrivée des pantzers. En hâte, ils s'efforçaient d'organiser la défense du camp, lorsque la Résistance décida de passer à l'attaque.

On sut que les responsables, craignant le pire, avaient adressé un court message radio à l'armée américaine, demandant à l'Etat-Major d'accélérer dans la mesure du possible son avance sur BUCHENWALD. Les nazis pouvaient, en effet, tenter de détruire le camp, pour effacer les traces de leurs crimes. Ces craintes semblaient justifiées, du fait que les avant-gardes alliées découvrirent 500 lance-flammes aux abords immédiats du camp.

Pendant ce temps, les insurgés s'emparaient des miradors et de la tour de contrôle. Dans l'ensemble, les S.S. n'opposèrent pas une très grande résistance, et vers 16 heures, les détenus étaient maîtres du camp. Bon nombre de soldats nazis furent abattus; 150 environ étaient fait prisonniers.

Dès l'arrivée de l'armée américaine, on organisa les secours avec les moyens dont on disposait. Quelques noirs restèrent sur place pour aider au ravitaillement en eau potable. De nombreux détenus moururent encore, après la Libération. Leurs camarades eurent la consolation de pouvoir leur donner une sépulture.

Une semaine plus tard, Jean BERNARD fit partie d'un convoi évacué sur EISENNARC'H (Thuringe). Hébergés dans un hôtel réquisitionné, ils reçurent les soins des Services de santé Américains et Français.

La population locale n'était guère rassurée à la vue des "rayés", ces hommes à l'état squelettique dont elle paraissait craindre cependant les représailles.

A l'hôtel d'EISENNARC'H, deux filles de salle, des Allemandes, servaient les malades et les blessés. Etant donné les charges accablantes auxquelles elles devaient faire face, un Capitaine Français s'émut, au point de réquisitionner les notables de la ville, connus pour leurs sentiments nazis.

Ils arrivèrent pleins d'arrogance, et furent peut-être très déçus de constater qu'il s'agissait tout simplement de prendre le tablier pour faire la vaisselle et autres besognes ménagères.

Certains camarades de Jean BERNARD purent être rapatriés par avion. En ce qui le concerne, il reprit le chemin de la France dans des wagons à bestiaux. Mais cette fois, les portes étaient grandes ouvertes, et dans les gares, les soldats Alliés distribuaient généreusement aux anciens concentrationnaires tout ce dont ils avaient besoin.

On était au 30 Avril 1945.

Alain Le Grand
Correspondant départemental
de la Commission d'Histoire

— 6 —